

# La forêt aux sentiers qui bifurquent

[ ZOOM SUR ]

«Il n'y a pas de début ni de fin», se dit l'Ourse.  
Tout se transforme,  
mais tout est la même chose.  
C'est la tempête».  
Mélanie Rutten,  
*La Source des jours*,  
MeMo, 2014

regarder le ciel, surtout la nuit, pour accepter que tant de choses nous échapperont à jamais.

Sous l'évidence apparente de son découpage saisonnier, les quatre tomes inaugurés par *Mitsu* cachaient déjà une rupture logique. Avec son enchaînement «automne, hiver, été, printemps», l'auteure témoigne d'un refus de se plier à une forme de temporalité. L'équilibre narratif entre les différentes histoires est pourtant presque parfait, répondant à un même mouvement d'exploration de l'inconnu, en l'occurrence la forêt qui jouxte le village de la communauté d'animaux. D'une certaine manière, l'histoire de chaque héros n'est qu'une variation sur un même thème aux racines très lointaines (le mythe de Gilgamesh et Enkidu), celui d'un voyage au-delà des frontières du village pour rencontrer qui nous manquait : l'étranger. Ainsi, la charmante dépressive Mitsu rencontrera Hervé; Öko, Piusz; Elliott, pourtant déjà si proche de lui, Nestor; Nour, Orit puis



C'est la fête de l'été.  
À la tombola, Elliott gagne une paire de jumelles.  
Il reste un lot : une enveloppe.

C'est celle de Nestor, mais il n'est pas là.  
Comme d'habitude.

Mélanie Rutten,  
*Elliott et Nestor, l'heure du matin*,  
© MeMo, 2011

Si elle n'est pas à proprement parler originale, la forme choisie par l'auteure pour composer son cycle n'en était pas moins il y a dix ans à contre-courant de l'essentiel de la production littéraire jeunesse. Chaque album est chapitré à la façon d'un roman et le langage graphique emprunte parfois dans l'organisation des doubles pages à la bande dessinée. Le découpage séquencé des albums met l'accent sur leur dimension littéraire. La langue l'est effectivement, imposant dès le premier tome un rythme et un ton héritiers d'une tradition littéraire attachée à capter la beauté d'instant, de modestes épiphanies.

C'est par exemple dans la ravissante scène de dégustation d'un goûter que Mélanie Rutten fait déjà entendre sa poésie sans apprêts : «Le gâteau est un peu abîmé. Mitsu et l'écureuil décident de le manger. L'écureuil s'appelle Hervé. Le gâteau est délicieux.<sup>1</sup>» Toute considération gastronomique mise à part, le livre a ses défauts mais il est lui aussi délicieux. L'auteure a l'intelligence de revendiquer ses fragilités, les accrocs à la perfection pour en faire le système qui régit tout son travail, qui anime ses personnages : une forme de philosophie de vie.

La belle quadrilogie de *Mitsu* n'annonçait pas nécessairement l'heureuse surprise de *L'Ombre de chacun*, paru

Mélanie Rutten,  
*Nour, le moment venu*,  
© MeMo, 2012

Mélanie Rutten, *Öko, un thé en hiver*,  
© MeMo, 2010



domaine de l'album jeunesse que ceux initiés par *Mitsu*, *un jour parfait* d'une part et *L'Ombre de chacun* d'autre part ?

Entre la quadrilogie formée par *Mitsu*, *Öko*, *Elliott* et *Nestor* puis *Nour* et la trilogie débutée avec *L'Ombre de chacun*, il est aisé de voir dans son travail une cohérence d'ensemble, même si de l'une à l'autre un pas est assurément franchi, avec l'affirmation d'un style et d'une transgression audacieuse. Les mondes créés par Mélanie Rutten sont riches et complexes. Ils échappent aux règles prévalant ordinairement dans le système codifié des suites, même si plusieurs éléments les y rattachent : des personnages récurrents, un univers soucieux d'une cohérence globale et un enchaînement logique bien que parfois antéchronologique. Ils adoptent en effet une perception organique et mouvante du temps.

Prises dans leur ensemble, ces deux séries apparaissent comme d'étonnantes labyrinthes où les temps se dédoublent, se confondent et se superposent. À l'instar de leurs personnages, il est impératif de s'y perdre. Le lecteur attentif aura tôt fait de glaner les objets nécessaires à la poursuite d'un des multiples chemins qui traversent la forêt : un dé à jouer, la pièce délibérément perdue d'un puzzle, un caillou «noir et brillant, lourd et plein de petits trous. Une météorite»...

Chez Mélanie Rutten, il faut savoir s'en remettre au hasard, se perdre sur la voie de la réappropriation de soi et de son passé. Il faut aussi trouver dans le sentiment familier du manque la force d'explorer et de grandir. Il faut enfin

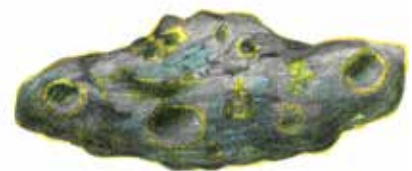
«Le temps qu'on y repense.» C'est ainsi que s'achevait l'article de Yann Fastier publié sur son blog «Le cimetière des lénifiants» à l'occasion de la sortie de *Nour, le moment venu* en 2012, quatrième et dernier tome de la première série de Mélanie Rutten. Il revenait alors avec critique et mesure sur les débuts sous influence de l'illustratrice mais aussi sur le style de l'auteure, pour finalement parier sur la liberté du chemin tracé par l'artiste. Plusieurs années et cinq albums plus tard, il est en effet aujourd'hui difficile de voir dans son travail une quelconque forme de concession ou de faiblesse tant l'univers graphique comme le style littéraire de Mélanie Rutten semblent avoir trouvé leur équilibre et leur plénitude. Peut-être faut-il encore s'étonner des qualificatifs qui leur sont (légitimement) attachés comme «délicats», «poétiques» ou «subtils» alors même qu'il n'existe que très peu de cycles aussi amples et ambitieux dans le



Öko. Chaque personnage figure à sa manière la pièce d'un puzzle, dont la réalisation répétée au fil du temps et des saisons s'achève invariablement dans de belles scènes de groupe que Mélanie Rutten donne à voir autour d'une table festive ou de plus simples instants de communion.



Mélanie Rutten, *Nour, le moment venu*,  
© MeMo, 2012



Mélanie Rutten,  
*Elliott et Nestor, l'heure du matin*,  
© MeMo, 2011

Mélanie Rutten, *Mitsu, un jour parfait*,  
© MeMo, 2008







Mélanie Rutten, *La Source des jours*,  
© MeMo, 2014

Mélanie Rutten, *L'Ombre de chacun*,  
© MeMo, 2013

en 2013, qui débutait une trilogie dont l'accomplissement et la vigueur n'étaient en fait que la confirmation de toutes les promesses précédentes. Avec ce nouveau cycle, Mélanie Rutten explore un nouveau format (plus grand) et une nouvelle technique. La profondeur des coloris des encres permise par l'excellente qualité d'impression des éditions MeMo affirme l'univers graphique. Le trait se libère, moins soucieux de maîtrise que d'expressivité. Les jeux de composition se mettent au diapason d'une aisance visible à chaque page. La narration devient alors véritablement chorale (le cycle précédent fonctionnait sur des solos et des duos), adoptant alternativement le point de vue de chaque personnage, entremêlant leurs histoires avec virtuosité.

Après le pas en avant de *L'Ombre de chacun*, Mélanie Rutten observait une volte-face inédite jusqu'à présent dans le domaine de l'album jeunesse en publiant en 2014 *La Source des jours*, son *prequel*. Le procédé, utilisé dans d'autres formes artistiques et littéraires, relève ici d'une audace, car l'auteure parie sur une lecture experte de l'enfant, très éloignée des idées reçues. Elle réorganise à la façon d'un cinéaste sur la table de montage, faisant d'un premier épisode un long flash-back, dans un geste paradoxalement soucieux d'équilibre. Remonter le cours de la rivière, à contre-courant jusqu'à sa source, c'est justement ce qu'y réalise l'Ourse (autrement appelée l'Ombre), person-

nage discrètement central de la trilogie. «D'où vient la rivière, l'Ourse? Il faudrait savoir. Et je dois retrouver ma page. C'était ma première page. Est-ce que la rivière a un début aussi?» interroge le Livre, autre personnage symbolique du cycle. L'auteure invite à une lecture réflexive mais aussi spéculative de son travail. En même temps que le Livre cherche sa première page perdue, sa pièce de puzzle manquante, l'œuvre s'écrit en amont, aux origines, dans un jeu de miroirs et d'échos vertigineux.

Comme dans le cycle de *Mitsu*, chaque personnage de *L'Ombre de chacun* se meut animé par le manque. À chacun son Zahir. Celui de la parole pour l'Ourse, sa première page pour le Livre, son amour pour le Cerf, ses parents pour le Lapin, son ballon pour le Chat et sa sérénité pour le Soldat. La vie est une perte à réparer, et ce n'est que par l'autre qu'on peut y parvenir. Chaque histoire a ses deux faces, comme la pièce que lance le Chat dans *La Forêt entre les deux*, qui clôtura la



trilogie. Mélanie Rutten donne à lire de prodigieuses scènes où l'invisible ne se révèle que rétrospectivement, peignant le revers de l'histoire, comme ce moment où le Lapin dort seul à la pleine lune après s'être fâché avec ses amis. «La Grande Ourse est bien là, près de son petit. Le Lapin se demande s'il est encore dans le cœur du Cerf. Il pense à leur discussion et rêve du volcan. Au fond, l'Ombre est encore là.» Toute la mélancolie de cette page ne peut être comprise qu'après la lecture de *La Source des jours*, comme une invitation à chercher dans l'obscurité la silhouette de l'Ourse (l'Ombre), qui veille sur le Lapin depuis sa naissance sans qu'il le sache. Au fond, l'Ombre a toujours été là.

Dans sa forêt de signes et ses détours temporels, la trilogie de *L'Ombre de chacun* porte symboliquement en son centre ses propres clés interprétatives. Tout d'abord dans une séquence magnifique où l'Ourse, ayant remonté la rivière, parvient à la source. Au fond, une tache bleue l'attire et elle plonge. Elle aboutit à une caverne: «Le plafond brille comme du cristal. Ce ne sont pas des étoiles. C'est l'eau qui tombe goutte à goutte et rejoint la rivière en faisant un petit bruit d'horloge.»

L'Ourse est littéralement parvenue au centre de l'histoire, l'Aleph qui est à la fois le début et la fin, le but et la source. Ce voyage fait écho aux différentes scènes d'observation du ciel qui ponctuent les livres de Mélanie Rutten, notamment dans *Elliott et Nestor*, *l'heure du matin*: «Le feu s'éteint. Le ciel s'allume. Ils regardent: l'univers, le cosmos.»

L'autre scène centrale bien que discrète est à trouver dans cette évocation d'avant la séparation des parents dans *La Forêt entre les deux*, où l'auteure met incidemment en scène le souhait du Soldat, fantôme universel d'invisibi-

lité et d'affranchissement du temps: «Parfois, les parents parlaient très fort, tard le soir. Elle aurait voulu redevenir toute petite, se cacher derrière sa tasse préférée et écouter ce que disaient les grands.» L'image placée à droite du texte représente la petite fille comme un petit fantôme aux contours floutés se dissimulant près de l'anse d'une tasse décorée d'un lapin menaçant d'un fusil un chasseur.

Inversion des rôles, inversion du cours du temps: Mélanie Rutten représente là de façon très personnelle le drame de l'auteure dans son omniscience et sa fragilité.

En clôturant la trilogie avec *La Forêt entre les deux*, Mélanie Rutten organise une réconciliation. De chaque côté de la forêt se trouvent les maisons des parents séparés de la petite fille, cachée sous son masque de Soldat.

Elle a enfin abandonné sa colère et modifié la couleur de la forêt, l'ordre des choses. En se focalisant dans ce tome sur ce personnage secondaire (comme tous les autres jusqu'à présent), l'auteure ajoute d'ailleurs davantage une pièce supplémentaire à un diptyque, car *La Forêt entre les deux* répond d'une certaine façon à une logique de spin-off.

Il n'y a en effet pas véritablement d'enchaînement chronologique entre cet épisode et les deux autres. La petite fille/Soldat formalise le lien en miroir des deux premiers tomes, mais son aventure peut se lire indépendamment.

L'histoire accueille d'ailleurs un nouveau personnage de petite fille, dont nous ne saurons rien, si ce n'est qu'il est peut-être la dernière pièce de ce puzzle ou la première d'une autre histoire, d'une suite qui reste à raconter. La tempête est passée.

Gwendal Oulès

<sup>1</sup> Mélanie Rutten, *Mitsu, un jour parfait*, MeMo, 2008.

Mélanie Rutten, *La Source des jours*,  
© MeMo, 2014

